

*Homélie donnée le 10 mai 2019
en l'église Sainte-Elisabeth du Temple (Paris)*

LES GRANDS NE SONT JAMAIS SI GRANDS...

Les grands ne sont jamais si grands que dans l'épreuve. Cette réflexion m'est venue à l'esprit alors que je parcourais quelques ouvrages consacrés à la princesse Elisabeth de France dont nous célébrons aujourd'hui même l'anniversaire de son exécution. En réalité, elle avait déjà animé ma méditation tout au long de la dernière Semaine Sainte. Le temps pascal que nous vivons en ce moment ne nous invite-t-il pas à revenir sans cesse sur cette semaine décisive, à tout interpréter à sa lumière ?

Rappelez-vous donc. Le dimanche, le peuple enthousiaste accueille Jésus à son entrée à Jérusalem ; certains étendent leurs vêtements sur la route que s'approprient à fouler les pas de celui qui, pour accomplir une très vieille prophétie, arrive monté sur une ânesse ; d'autres coupent et agitent des palmes et des rameaux d'olivier ; tous exultent : « Hosanna au fils de David ! ». Une entrée vraiment royale. Quatre jours plus tard, cette même foule crierait « A mort ! Crucifie-le ! Crucifie-le ! ». Arrestation, condamnation sans véritable procès, insultes et injures sans fin, *via crucis* aboutissant au Golgotha, mise à mort enfin. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque la liturgie latine voudra célébrer le Christ Roi de l'univers, elle nous donnera à réentendre l'évangile du sacrifice : le Christ n'a jamais été si grand que sur la croix.

Au vu de ce rappel, ne serait-il pas possible d'avancer que la princesse Elisabeth de France a suivi, elle aussi, un itinéraire christique ? Au début donc, l'éblouissement de Versailles. La dernière enfant du dauphin, tôt orpheline comme souvent à cette époque, mais particulièrement aimée de son grand-père, le roi Louis XV, au milieu d'une fratrie où elle occupe le centre de toutes les affections, n'a rien d'angélique : elle se met souvent en colère. Un portrait de Drouais, en 1770, montre un bon petit diablotin, au visage tout en rondeur, éclairé par deux yeux bleus dont frappe le regard intense, droit, un rien hautain.

Et puis tout s'humanise et l'évangile prend corps : la princesse aimera, certes, les bijoux et les belles tenues, mais plus encore – écologiste avant terme – la nature, les jardins et les arbres, la vie au grand air lorsque lui sera cédé le domaine de Montreuil. Elle monte à cheval à ravir : on dirait aujourd'hui qu'elle avait la morphologie d'une sportive. La lecture, les sciences et les mathématiques la passionnent, comme ils passionnent son frère, le roi, et avait passionné son grand-père. Ne met-elle pas au point une ingénieuse table de logarithmes que l'on conserve encore ? Au milieu de la cour et de ses intrigues, elle avoue : « J'aime ce qui est vrai, le beau dire ne me suffit pas ». Sa foi est profonde, comme est profond son amour des pauvres qu'elle s'efforcera de secourir par tous les moyens possibles, en puisant largement dans sa cassette personnelle. Elle médite souvent cette phrase qu'écrivait le dauphin dans son testament : « Il n'y a de grand chez les princes que ce qui vient de Dieu ». Il ne semble pas qu'elle ait eu réellement l'intention de suivre l'exemple de sa tante, Madame Louise, qui avait choisi de devenir religieuse à Compiègne, l'un des carmels les plus pauvres de France ;

elle refusera de devenir abbesse de Remiremont. Quant à l'idée vague d'épouser le roi de Naples, elle restera sans suite. Non, sa place est auprès des siens : lors de l'invasion des Tuileries, elle se saisit du pan de l'habit du roi, comme le ferait une petite sœur auprès de son grand frère : « Je ne le quitterai pas, crie-t-elle ! Je ne quitterai pas le roi ! ». Elle refusera de partir en exil. Non, sa place est auprès de ses proches qu'elle accompagnera dans leur descente aux enfers, comme Jésus avait promis de rester auprès de ses disciples jusqu'à la consommation des temps.

A bien des égards, la révolution française reste une énigme. Ce ne sont pas tellement les bouleversements sociaux qu'elle entraîne qui surprennent et étonnent, mais sa soudaineté et son caractère imprévisible. Comment un siècle si raffiné, si élégant, si novateur en ses idées, au cours duquel la musique, l'architecture, la peinture, la décoration, la langue, enfin, atteignirent des sommets, a-t-il pu déboucher en un rien de temps sur une telle tragédie ? Le système politique était-il à ce point vermoulu ? La radicalité si nécessaire ? Les Lumières avaient-elles réussi à illuminer tous les esprits au point de leur laisser croire, comme le proclamait Saint-Just, que le bonheur était devenu une idée neuve ? Certes, une partie de l'élite avait pris ses distances envers l'Eglise, mais la grande majorité des Français s'était-elle lassée de sa foi chrétienne ? Une civilisation jette souvent ses feux les plus beaux à la veille de disparaître. « Nous marchions gaiement sur un tapis de fleurs, écrira le comte de Ségur, qui nous cachait l'abîme ».

De fait, presque personne n'avait prévu un tel tremblement de terre. Au matin du 4 mai 1789, sous un dais de tissu d'or, Monseigneur l'Archevêque de Paris portait le Saint-Sacrement dans un ostensor flambant

comme le soleil : au cours de la messe du Saint-Esprit, les trois Ordres du royaume Très-Chrétien demandaient à Dieu d'éclairer les travaux de l'Assemblée qui allait s'ouvrir le lendemain, convoquée par le roi. Moins de quatre ans plus tard, c'est-à-dire le temps d'un soupir aux yeux de l'Histoire, Louis XVI avait été conduit à l'échafaud, sa femme et sa sœur s'apprêtaient à le suivre, la guillotine, les fusillades et les noyades marchaient à plein régime pour les aristocrates comme pour des dizaines de milliers de simples citoyens, la monarchie était abolie, la république instaurée, le droit transformé de fond en comble, la patrie proclamée en danger, la Vendée dévastée, la foi chrétienne déclarée hors-la-loi et ses prêtres, ses religieux, ses fidèles, persécutés.

Un soupir aux yeux de l'Histoire, mais un long, un très douloureux calvaire pour les victimes. Il est sans doute inutile de décrire ici les étapes de ce chemin de croix : l'arrachement à Versailles, les Tuileries, Varennes, Les Tuileries à nouveau, enfin l'enfermement au Temple. Passons encore sur les insultes dont les prisonniers sont comme rassasiés, l'ignoble *Journal du Père Duchesne* en publie chaque matin. Arrêtons-nous plutôt sur l'attitude de cette jeune femme qui reste calme, malgré les faiblesses du roi et les maladroites et de la reine, parvient à chanter dans l'air fétide de pièces exigües, s'emploie à l'éducation de sa nièce, prie et mène une sorte de vie monastique. Avec un vrai sens politique, elle garde une hauteur de vue remarquable et comprend, avant bien d'autres, que le premier objectif du mouvement n'était pas l'abolition de la monarchie, mais plutôt la destruction de la religion chrétienne. Mirabeau l'avait d'ailleurs annoncé sans ambages : « Il faut décatholiciser la France » ; Elisabeth dénonce de toutes ses forces le schisme en gestation.

Arrêtons-nous encore sur le témoignage d'une femme qui s'oublie totalement pour penser aux autres. « Rien n'a pu la séparer de moi, dira le roi à son avocat, elle s'est attachée à mes malheurs comme d'autres à mes prospérités ».

Le procès est une farce. Le doux visage amaigri de la princesse n'a pas tressailli quand la sentence a été prononcée : elle était prête depuis si longtemps ! « Le matin (du 10 mai), elle paraissait si détendue, si reposée, que tous furent frappés de son regard lumineux et de la fraîcheur de son teint. Toute de blanc vêtue, on dirait une fiancée prête pour ses noces. Elle encourage chacun des vingt-quatre autres prévenus d'un mot, d'une phrase venant du plus profond de son cœur : « Ayez confiance en Dieu qui récompense tous les sacrifices maintenant accomplis ». L'un après l'autre, les hommes – aristocrates et serviteurs – plient le genou devant elle avant de grimper sur l'estrade ; les femmes font la grande révérence des occasions solennelles et l'embrassent ; elle montera la dernière. Elle venait d'avoir trente ans. Les relations et les Mémoires de ce temps s'accordent à dire qu'à l'instant où elle reçut le coup fatal, une odeur de rose se répandit sur toute la ci-devant place Louis XV. Comme saisie de stupeur, la foule s'est écoulée en silence. Jeté dans une fosse commune, le corps d'Elisabeth de France ne sera jamais identifié. C'est que les anges n'ont pas de corps...

*

Ce matin-là sans doute, comme tous les matins depuis son enfermement au Temple, elle avait récité cette prière qu'elle nous laisse comme une sorte de testament spirituel : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien

que Vous ne l'ayez prévu de toute éternité. Cela me suffit, mon Dieu, pour être tranquille. J'adore vos Desseins éternels, je m'y sou mets des tout cœur. Je veux tout, j'accepte tout, je Vous fais un sacrifice de tout ; j'unis ce sacrifice à Celui de votre cher Fils, mon sauveur, Vous demandant, par son Sacré-Cœur et par ses mérites infinis, la patience de mes maux et la parfaite soumission qui Vous est due pour tout ce que Vous voudrez et permettez. Ainsi soit-il. »